

A Denise, l'amie de toujours

Le Temps des mots
à voix basse

Chapitre 1

C'était dans un pays de collines parfaites et de vergers. Dans une petite ville tranquille où tout le monde se saluait droit dans les yeux.

C'était il y a bien des années ; je n'étais encore qu'un enfant et tout me paraissait définitivement grand : le jardin de mon père, la ville, le bâtiment de l'école, le terrain de foot...

J'avais un ami. Un vrai.

Oskar.

De chez nous à chez lui, ce n'était pas très loin. On pouvait revenir de l'école ensemble presque tout le chemin. Il n'y avait que la dernière rue qui nous séparait. Et encore : pas pour longtemps ! Une fois le goûter et les devoirs avalés, il suffisait de courir au fond du jardin jusqu'à la hauteur des ruches de mon père, de sauter par-dessus la barrière pour apercevoir sa maison à l'autre bout de la rue.

Mon père et Anton, le père d'Oskar, étaient les meilleurs amis du monde. Depuis tout petits, comme Oskar et moi. « Amis de toujours, disait mon père. »

– Depuis le commencement des temps, enchaînait le père d'Oskar.

– Amis comme les dix doigts de la main, rajoutait le mien.

Je sentais bien qu'il y avait quelque chose qui clochait dans ces dernières affirmations, mais comme chacun alentour avait l'air d'approuver...

Ils racontaient en riant qu'ils avaient tout fait ensemble – ou presque... Même leur premier amour, ils l'avaient partagé !

« On a fait les quatre cents coups, se vantait mon père. »

Et moi, à l'époque, je me demandais comment ils avaient réussi à compter jusque-là. Les calculs, ça ne m'intéressait pas. D'ailleurs, c'était généralement Oskar qui comptait pour moi et s'arrangeait pour que je connaisse la réponse avant qu'il soit trop tard. En échange je lui refilais discrètement l'orthographe sans reproche de quelques mots ou l'accord du verbe avec le sujet.

Bref, Oskar et moi, dans la vie, on s'épaulait pour tout ; même au foot, quand l'un des deux avait le ballon, il se faisait un point d'honneur de le passer à l'autre. On pratiquait partout entre nous une solidarité active, persuadés qu'on suivait en bons fils le digne exemple de nos pères : on était plus que des copains – de vrais amis de toujours – comme eux. Et on serait amis depuis le commencement des temps, comme les dix doigts de la main quand on serait grands. Comme eux.

On les sentait tellement accordés en tout. En le présentant, mon père plaisantait quelquefois : « Lui, c'est le comptable-poète et moi le poète-épiciier. » Anton rectifiait le plus sérieusement du monde : « Voyons, Heinzl, je suis le poète-comptable et toi l'épiciier-poète ! »

Car s'il y avait une chose qui allait de soi, c'était bien leur passion pour les beaux vers. Qu'ils accouplaient souvent habilement à quelques bons verres... On les entendait parfois jusque tard dans la nuit se relancer les strophes sublimes de nos grands poètes dans l'air sombre et tiède du verger. Et quand le taux d'alcool avait suffisamment grimpé, c'étaient leurs propres vers qui prenaient le relais...

Lorsque ma mère, le lendemain matin, lui faisait le reproche déguisé de ce qu'elle nommait « votre tapage nocturne », mon père se défendait (pas trop haut tout de même), vexé, en déclarant que le mélange subtil d'un bon vin et de l'art ne pouvait que grandir son homme, ou qu'on n'avait jamais vu assassin laisser pour mort quelqu'un en l'astiquant à coups de poèmes !

Il laissait aussi entendre à qui le voulait qu'il ne verrait pas d'un mauvais œil que moi, son fils cadet bien-aimé, son Benjamin, devienne « poète-tout-court ».

Bien entendu, en ce temps-là je m'inquiétais de savoir combien de mots il me faudrait aligner sur la page pour être « poète-tout-court ».

C'était il y a longtemps.

Avec Oskar, on se retrouvait au bout de la rue, on allait à l'école, on revenait en s'attardant un peu trop ; le samedi, on faisait partie de l'équipe de foot qui jouait sur le terrain à la sortie de la ville et on agaçait les filles dans les règles de l'art, on formait à deux un sacré régiment de bêtises. On faisait tout ce qu'il fallait faire à cet âge-là pour grandir et on était entré gentiment dans notre ère des quatre cents coups, après avoir décidé que le premier avait été le vol d'un bâton de bois de réglisse chez le droguiste de la Bahnhofstrasse.

Les seules menaces qui semblaient peser sur nous étaient les punitions du maître, les réprimandes de nos pères et les criaileries de nos mères.

Rien d'autre ne nous menaçait dans les petites rues tranquilles de notre ville où chacun se connaissait et ne manquait pas de saluer son voisin droit dans les yeux. J'étais le cadet choyé d'une famille sans histoires, fils d'un père qui possédait un petit commerce sur la devanture duquel il était inscrit *Epicerie fine et denrées coloniales* et qui, une fois le travail terminé, passait beaucoup de temps à soigner ses abeilles au fond de notre jardin quand il ne s'installait pas sous un pommier avec un « vrai livre », comme il disait pour bien le distinguer de tout ce qui se publiait « en vain »...

Oskar et moi, en sortant de l'école, on faisait parfois le détour jusqu'à l'épicerie où on restait un moment dans l'arrière-boutique, un peu étourdis par les vapeurs mélangées qui assaillaient les narines à souhait et qu'on tentait d'identifier, apprentis-humeurs pas très doués. On se retrouvait toujours sur le trottoir la joue enflée de quelques douceurs, bonbon à la violette, à la bergamote, ou double ration de boules de guimauve pour moi parce que Oskar avait horreur de la guimauve et qu'il n'osait l'avouer à mon père.

Saluer le père d'Oskar était plus difficile. Il travaillait dans l'une des deux banques de la ville et son bureau était au premier étage. On ne pouvait pas pénétrer dans l'immeuble mais on espérait qu'il lèverait la tête exactement quand on serait sous sa fenêtre. Sa main agitée dans notre direction valait bien la douceur de la violette !

Rien ne menaçait notre vie
d'enfants jusqu'à ce que survienne
le temps des mots
à voix basse.

Que nous, les enfants, ne l'ayons pas senti se rapprocher ce temps-là, c'est normal. On fait beaucoup de bruit dans ces années de notre vie et les voix des adultes, ma foi, sont nettement moins importantes que nos chamailleries. Pourtant, quand j'essaie de retrouver quelque chose de cette époque d'aussi loin que je suis aujourd'hui, c'est bien aux voix des adultes que je pense. Ce sont les voix qui se sont mises à changer d'abord – leurs intonations, leur intensité, l'insistance de certains mots et de quelques noms qui pesaient de plus en plus lourd dans les conversations.

Et si je dis le temps des mots à voix basse, ce n'est qu'une demi-vérité puisque nombre de gens se sont mis au contraire à parler plus haut qu'avant. Notre maître, par exemple, a vite été de ceux qui ont haussé le ton. Et il a commencé à dire des choses qu'on avait décidé de ne pas entendre, Oskar et moi – un point c'est tout !

Mais mon père et son ami Anton ont tout de suite fait partie, eux, de ceux qui se sont mis à parler plus bas qu'avant. Leurs grandes envolées poétiques étaient de plus en plus souvent remplacées par de longues discussions à mi-voix où je sentais flotter des vapeurs d'inquiétude. Je humais dans le son de leur discours que quelque chose avait changé – mais quoi ?...

De toute façon, il aurait fallu être idiot pour ne pas avoir remarqué qu'ils ne s'éclaboussaient plus de leurs rires comme auparavant, quand ils étaient attablés entre pommiers et pruniers, et qu'ils ne faisaient plus frissonner les étoiles d'émotion tard dans la nuit.

Même le goût des bonbons à la violette ne me semblait plus pareil tandis que je louvoyais sur les trottoirs de notre petite ville où les gens n'avaient plus l'air de savoir se saluer droit dans les yeux.

Quant à la Voix qui parlait plus haut que toutes les autres... On l'entendait partout sortir du ventre des radios, vociférer au grand air par les fenêtres, sur les places, dans les cafés, au cinéma aussi ; elle martelait des phrases auxquelles on ne comprenait pas grand-chose avec, derrière, des foules de plus en plus immenses qui faisaient claquer leur approbation. Autant chez nous que chez Oskar, nos pères avaient vite décidé de boucler la radio quand la Voix s'y mettait à tonner. Ma mère protestait mollement : « Heinzi, laisse-nous donc l'écouter... »

– On l'écouterà quand il racontera des choses sensées. Pour le moment, il ne me dit rien de bon.

Maintenant que la Voix avait pris tellement d'importance dans les maisons, les lieux publics et même à l'école, on voyait grimper partout sur les murs cette espèce d'araignée noire avec ses pattes tordues, posée sur le fond rouge sang des drapeaux.

J'avais entendu mon père bougonner au père d'Oskar :

– La croix sacrée hindoue, voyez-vous ça !... On se demande où cette bande de rustres a bien pu aller dénicher ça... Je crains que ça ne nous rapporte que des ennuis, leurs histoires.

– Et ce manque total de sens poétique, ajoutait son ami.

– Des idées barbares, ouais.

– Quand on pense : oser traiter Heine de « poète dégénéré » !

En tout cas, qu'on puisse mépriser ainsi l'un de nos plus grands poètes, ça, ils ne l'avaient pas avalé.

Il y avait d'abord les mots qui avaient changé dans les bouches, la façon de se saluer et l'intensité des voix. Puis de plus en plus de drapeaux et de défilés. Nous, les enfants, on voulait croire à la fête : finalement, ce n'était pas si désagréable de parader dans les rues au pas, avec musique et bannières !

Jusqu'au jour où tout a été cul par-dessus tête.
Jusqu'au jour noir à l'école.

On venait d'entrer en classe. Le maître a dit à Oskar, très fort :

– Toi, tu prends tes affaires et tu déménages tout au fond. Kurt, viens prendre sa place, devant !

Puis le maître n'a plus adressé la parole à Oskar, comme s'il n'avait plus été là du tout.

Je me retournais tout le temps pour voir la tête de mon ami. Je voyais bien qu'il y avait des larmes dans ses yeux. Et quand il a voulu donner une bonne réponse, le maître l'a fait taire : « Estime-toi encore heureux qu'on te garde ! » Et il a ajouté quelque chose où j'ai cru comprendre : « Fils de chien... »

A la fin de la classe, j'ai couru vers lui :

– Mais qu'est-ce que tu lui as fait au maître ?

Oskar avait beau se creuser la tête pour chercher ce qui avait pu tellement lui déplaire dans sa conduite et déclencher une telle colère, il ne voyait pas. Il avait les yeux rouges, marchait la tête en bas, il ne savait pas ce qu'il dirait à son père, il avait peur de ce qui arrivait.

– Enfant, comment échapper à l'imbécillité humaine, a explosé mon père quand je lui ai raconté désemparé ce qui venait de se passer... Essaie toujours de t'en tenir à l'écart, quoi qu'il arrive... Et surtout ne laisse ni la méchanceté ni la bêtise salir ta bouche. Jamais.

Moi, je voulais savoir : pourquoi « fils de chien » – quel chien ?... Rien ne sortait de sa gorge trop nouée. Il y avait des choses que lui-même ne pouvait comprendre, il fallait qu'il y réfléchisse encore avant de me répondre.

On était au début de l'hiver. Tout était figé dans le verger. Les branches semblaient avoir été collées contre la grisaille du ciel pour toujours. Au fond du jardin, la bouche des ruches était déserte. Un reste de la première crachée de neige pendait au petit toit du rucher, dentelle usée et grise. J'avais envie de pleurer, j'avais besoin qu'on me console.

Quelques semaines – quelques mois ? – ont passé, plutôt tristes. Le père d'Oskar a dû quitter la banque. Puis c'est Oskar qui a été exclu de notre équipe de foot et j'ai refusé tout crac de retourner jouer malgré les encouragements de mon père. J'ai fini par dire que j'avais mal au genou chaque fois que je tapais dans le ballon et il n'a plus insisté.

Mais quand l'entrée de l'école a été interdite à mon ami en même temps qu'à plusieurs autres de nos camarades, je n'ai malheureusement pas eu le choix. Il a bien fallu continuer d'y aller.

Au bout du troisième jour de son exclusion, Oskar n'est plus venu m'attendre à la sortie parce que les autres se sont mis à lui crier toutes sortes de noms détestables. On se retrouvait devant chez lui et on venait se réfugier au fond du jardin de mon père, le plus loin possible des ruches... Là, on commençait à refaire le monde ; on sentait bien qu'il y aurait du travail ! On s'imaginait en « fils de chien » (de la race des bergers allemands...), justiciers qui mordraient loin à la ronde dans les mollets de tous les « brailleurs », comme les appelaient nos pères.

La nuit, je rêvais que je courais jusqu'au terrain de sport avec Oskar. Qu'on arrachait la bannière rouge au portail d'entrée dans le noir. On allait se cacher dans les fourrés tout proches et on piétinait l'araignée à tour de rôle, on lacérait le drapeau en tous sens...

Oskar ferait un trou dans la terre avec son couteau. Et on jetterait les morceaux dans la fosse. Ce serait notre seizième coup sur nos quatre cents coups.

Mais toutes nos colères, tous nos rêves de vengeance n'ont pas suffi à empêcher ce qui est arrivé par la suite.

Autour de nous, tout était devenu tellement embrouillé.

Un jour, pas d'Oskar à notre rendez-vous. J'apprends en rentrant qu'ils devront quitter leur maison d'ici à la fin de la semaine et qu'ils habiteront désormais à l'autre bout de la ville, « dans un quartier réservé ». Réservé à quoi ? Mon père auparavant si bavard et si gai ne desserrait pas les lèvres.

Je finis par comprendre dans cette confusion qu'il valait mieux ne pas être juif par les temps qui couraient. Si vous l'étiez, on vous obligeait à tuer votre chat bien-aimé, on vous interdisait de jouer dans l'équipe de football, on vous chassait de l'école, on vous envoyait habiter dans un quartier réservé...

Il ne fallait pas être juif, un point c'est tout – et nous ne l'étions pas.

Pourquoi et comment on pouvait l'être ou ne pas l'être, je n'en avais aucune idée. C'était typiquement un des sujets qu'Oskar et moi avions décidé d'ignorer. De toute façon, nos pères étaient l'un et l'autre « aussi athées que des ânes bâtés », comme ils disaient ; mais à l'époque je n'avais qu'une vague conscience de la signification de ces mots. Mon père justifiait généralement son absence de foi en expliquant que les églises avaient fait verser trop de sang, qu'à ses yeux trop de crimes avaient été commis au nom de Dieu. C'était à peu près à cela que se résument mon instruction religieuse.

Ils ne m'avaient pas vu venir et je l'ai entendu dire à ma mère :

– Bon sang, je lui ai répété combien de fois qu'ils feraient mieux de partir ? Cent fois ? Deux cents ? Qu'il ne fallait pas attendre que ça empire. Mais c'est Elsa qui ne veut rien entendre. Elle ne veut pas abandonner la maison et leurs affaires, elle est sûre que tout sera volé. Et alors ?... Est-ce que leurs vies ne valent pas tellement plus que tout ça ?... Elle n'arrête pas de dire que les choses vont s'arranger bientôt. Bientôt, bientôt ! Quand ce sera trop tard ?

Ma mère a eu alors un geste bizarre. Elle a porté ses deux mains à ses oreilles comme pour ne plus rien entendre. Elle a demandé, les mains toujours collées aux oreilles : « La guerre, n'est-ce pas, la guerre va bientôt éclater ? »

– La guerre et bien pire encore, a répondu mon père croyant parler dans le vide.

Et constatant brusquement qu'il avait parlé pour moi :

– Ah Benjamin, la guerre pour une poésie vivante : il va me falloir ton aide, mon petit !

De toute façon, Anton ne venait plus chez nous et ne laissait plus sortir son fils. J'errais autour du logis de mon ami comme une âme en peine. Mon père m'avait fait comprendre que, pour l'instant, il valait mieux qu'on ne se voie plus, lui et moi. Les choses allaient s'arranger mais il nous faudrait du courage et de la patience à tous.

Lui ne quittait plus son épicerie que pour se réfugier au fond du jardin, autour de ses ruches, caché sous son grand chapeau à voilette comme si celui-ci pouvait à la fois le protéger des piqûres d'abeilles et du climat de violence et de mépris qui grandissait autour de nous.

Dans sa boutique, quand quelqu'un l'interrogeait d'un air mi-figue mi-raisin (« Et vous, monsieur Brauen, qu'est-ce que vous pensez de tout ça ? »), il s'affairait un peu plus, montrant à quel point il avait la tête à son travail et peut-être le sens de l'humour : « Moi, monsieur, je ne fais pas de politique : je ne fais que de la poétique en gros et de l'épicerie au détail ! »